



MARTIN LEMO

LE SWEAT-SHIRT JAUNE

LE CLUB DES LIMIERS, ÉPISODE 1

Martin Lemo

Le sweat-shirt jaune

Le Club des Limiers, épisode 1

© Martin Lemo, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9045-3

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Journal de Maël

Mardi 18 février 2025, St Hubert

Ce soir, après avoir entendu l'éducateur finir sa ronde, je me suis assis sur le bord de mon lit et j'ai longuement regardé la corde sortie de sa cachette et roulée par terre. Je l'ai trouvée sur le sol dans le coin du débarras de la salle de sport. Elle est solide. J'ai pu y faire facilement un nœud coulant qui glisse bien. J'ai repéré où l'attacher.

À treize ans, ça fait plus de trois mois que je suis enfermé dans cette chambre-cellule d'une prison pour enfants. Après être passé par une sinistre prison pour adultes. J'y suis avec l'étiquette d'enfant assassin. Je ne vous dis pas la façon dont les autres me traitent. Ils me frappent, ils me harcèlent, mais surtout je vois le dégoût dans leurs yeux quand ils se disent que j'ai tué un autre gosse en lui plantant cinq fois un couteau dans le corps. Parce qu'évidemment les journaux y ont mis tous les détails et même s'ils ne citaient pas mon nom, les gens parlent et les réseaux l'ont diffusé partout.

L'avocat m'a dit qu'il y avait peu de chance qu'on puisse convaincre les juges que je suis innocent : il y a trop de preuves contre moi. Dans quatre mois je serai à nouveau évalué et je crois que je serai définitivement jugé coupable. Je devrai rester encore près de 5 ans enfermé ici puis sans doute, après ma majorité, je serai envoyé dans une prison d'adultes pendant je ne sais pas encore combien de temps.

Je ne pourrai pas le supporter. La corde, c'est pour ça. Aujourd'hui, j'ai hésité à le faire, j'étais tellement découragé. Mais c'est trop tôt. Il y a des gens qui tiennent à moi et qui veulent m'aider, même si je crois bien qu'ils commencent à lâcher un peu : maman, aidée par mon avocat, mon pote Olivier, mes copains et copines. Du coup, je vais serrer les dents et continuer à faire ce qu'on me dit et à laisser faire ces salauds de grands. Moi, je ne suis pas du genre à cogner. C'est pas mon truc.

J'ai trouvé une bonne cachette pour la corde. Le jour venu, je n'aurai qu'à tendre la main.

Je vais éteindre et essayer de dormir. Mais je sais déjà que cette nuit, les cauchemars seront à nouveau là.

MERCREDI, le 16 octobre

Rien ne préparait Maël à l'horreur qu'il allait découvrir aujourd'hui, ni aux bêtises qu'il allait commettre dans sa panique. Quand il s'en souviendrait plus tard, ça aurait été la journée la plus sombre de sa vie, bien plus noire que le ciel au-dessus de lui.

Il pleuvait à seaux ce mercredi-là à Bruxelles. Une journée d'automne sans lumière. Dans le minuscule appartement, il faisait si sombre qu'il fallait allumer l'éclairage pour lire en plein après-midi. Maël ne supportait plus de rester enfermé dans cette surface minuscule. Il avait l'impression de ne plus pouvoir respirer. Zut pour la pluie. Il enfila un short pour éviter d'avoir les pantalons mouillés collés aux jambes, passa un pull de laine et mit son coupe-vent imperméable et sa casquette de baseball. Puis il passa dans la petite chaufferie et sortit son vélo. En quittant le chemin du quartier d'habitations sociales, poussant sa bécane, il sentit sa basket de gauche se remplir d'eau dans une fichue flaque ; quel con de ne pas avoir mis ses bottes !

Et Maël se mit à pédaler comme un fou dans le déluge. Il n'avait pas de projet précis. Il voulait prendre l'air, s'échapper de cet enfermement qu'il sentait de plus en plus ces derniers temps chez lui les jours de congé scolaire. Depuis qu'au lendemain de ses douze ans il était entré en secondaire, il ne se sentait pas bien dans sa peau.

À l'école primaire, il pouvait s'habiller pour être à l'aise, avec des T-shirts décorés de ses personnages préférés de dessins animés, des shorts super courts genre shorts de fille, des baskets multicolores, tout le monde s'en foutait. Mais au collège, tout le monde se regarde, fait des commentaires, dit qu'untel ou untel n'est pas à la mode, ou a un look homo. Maël a l'impression qu'on l'observe. Et on trouve drôle qu'il est toujours avec son ami Olivier. On raconte des trucs sur eux. En primaire, tout le monde trouvait normal qu'ils soient toujours ensemble.

Puis ces commentaires sur les réseaux, qui disaient qu'il était gay. Il osait plus

trop regarder les posts des autres. Enfin, c'était chaque fois dur. Et d'ailleurs il ne savait pas vraiment lui-même ce qu'il était.

Et il y avait aussi la maison. Sa mère était depuis des années sur une liste d'attente pour un logement plus grand, mais il n'y en avait toujours pas. Il considérait ça comme une injustice. Et il avait l'impression d'étouffer là-dedans.

Comme souvent quand il partait se balader en vélo, il descendit jusqu'au boulevard, le traversa et s'enfonça dans la forêt par les petites drèves accessibles aux cyclistes.

Pénétrer dans cette immense futée de hêtres, c'était soudain changer de monde. La ville avait disparu. Des ruisseaux de pluie couraient le long des drèves et les gros pneus du VTT de Maël soulevaient des gerbes d'eau boueuse qui l'aspergeaient par derrière. Sa mère allait encore râler de voir ses vêtements pleins de gadoue ; il faudrait vraiment qu'il mette un garde-boue là derrière même si ça fait style moins sportif.

Le parfum puissant de forêt mouillée, mélange d'humus, de feuilles pourries, de bois mort détrempé, ouvrait à chaque inspiration les portes d'un monde sauvage. C'était exactement ce que Maël recherchait cet après-midi. Être libre, debout, en action... Et il sentait sa tension se relâcher, dans l'effort fourni et l'affrontement d'une nature qui le défiait.

En arrivant dans les bois, il était déjà trempé de la tête aux pieds. Le coupe-vent n'était pas tellement imperméable et le pull et le T-shirt également mouillés. Le déluge étant moins perceptible sous le couvert des arbres, Maël s'arrêta et posa le vélo contre le tronc d'un hêtre. Il retira et tordit le pull et la veste et se frotta la poitrine pour se réchauffer. À ce moment, une tache jaune attira son regard un peu plus loin dans un bosquet d'épineux. Après avoir étendu pull et veste sur son vélo, il se dirigea vers le bosquet tout en continuant à se masser pour se réchauffer.

La tache jaune, c'était un sweat-shirt jaune vif qui habillait un garçon plus ou moins de sa taille, portant jean bleu et baskets. Il était couché sur le ventre dans les ronces et ne bougeait pas. Le premier réflexe de Maël dans cette funeste journée fut de se précipiter, et malgré les ronces qui lui griffaient les bras, de

retirer le garçon du roncier. En le prenant sous les aisselles pour le tirer et le retourner, il sentit sous ses mains un liquide gluant. Elles étaient pleines de sang. Sur la poitrine et le ventre du garçon, le sweat était rouge. Le deuxième réflexe de Maël fut de frotter ses mains sur son short et ses jambes pour se débarrasser du liquide poisseux.

Le visage du garçon était livide et immobile. C'était un garçon du collège. Il le connaissait de la cour de récré. Il était en deuxième. Il lui avait même une fois parlé, et ce n'était un bon souvenir. Le sang avait l'air d'être venu de sa poitrine et de ses cuisses, son jean en était plein aussi. Il ne respirait plus. Il était mort. Le visage était tiède. Ça devait s'être passé peu de temps avant.

Maël s'assit par terre. Il tremblait de tous ses membres. Il regardait le cadavre, ses mains, son short, ses baskets sur lesquels du sang avait coulé aussi en tirant le corps. Il n'avait pas son téléphone, il n'avait rien pris dans les poches de son jean avant d'enfiler son short et de partir à vélo. Il ne pouvait pas appeler sa mère ni la police.

La police... Maël se souvint d'avoir vu une série où un jeune garçon était accusé de meurtre alors qu'il disait être innocent et il a été condamné et mis en prison parce qu'il y avait trop de preuves contre lui.

Non, il ne pédalerait pas jusqu'au commissariat de police. Ça ne servirait plus à rien d'appeler des secours. Le garçon était mort. Et lui, il avait du sang du garçon sur ses vêtements. Personne ne savait qu'il était ici. Il n'avait rien à voir avec ce garçon, il ne le connaissait pas vraiment. Enfin, malheureusement un peu quand même, et pas en bien. S'il allait à la police, on lui poserait plein de questions. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Pourquoi avait-t-il du sang sur lui ? Pourquoi des griffes sur ses bras ? Tout à coup, Maël paniqua. On allait l'accuser, c'est sûr. Si on lui prenait son ADN, on en retrouverait peut-être sur le mort puisqu'il l'a touché.

Non, il fallait filer. Vite rentrer à la maison. Se changer. Prendre une douche. Foutre ce short plein de sang à la poubelle et se taire. Il n'avait rien à voir là-dedans. Personne ne saurait qu'il a vu ce cadavre. Il ne dirait rien à personne,

même à sa mère. Ce serait son secret avec lui-même.

Un éclat métallique attira son attention parmi les feuilles mortes. Il se baissa et prit l'objet en main. Un couteau. Merde, ça devait être avec ça que... Et maintenant il a mis ses empreintes dessus. C'était le troisième réflexe qu'il regretterait. Vite, il fallait effacer les empreintes. Vite, frotter le couteau avec les feuilles mortes et le laisser retomber sans le toucher. Maël courut vers son vélo, enfila pull et veste, et fonça vers la sortie de la forêt.

C'est en pédalant vers chez lui, dans la côte qui remontait du boulevard, que Maël se dit qu'il y avait sûrement des caméras de surveillance. Il n'avait pas pensé à cela. Il ne savait pas où elles se trouvaient. Il n'a jamais rien eu à cacher. Il n'a jamais rien fait de mal. Sauf peut-être des choses qu'il a faites à la maison sans que personne ne le voie, mais qui ne concernent que lui. Et là, il n'y a pas de caméra.

Mon Dieu, on l'a peut-être vu rentrant et sortant de la forêt. On a peut-être vu son visage. Maintenant il avait mal au ventre et la nausée.

La maison, rentrer le vélo, vite se déshabiller. Sa mère ne rentrerait pas avant deux heures du boulot. Il avait le temps de se doucher, de mettre des vêtements propres, de laver soigneusement ses Nike. Puis il mit le short plein de sang dans un sac en plastique et sortit. Il y avait un talus plein de broussailles entre sa rue et celle qui descendait au boulevard et au collège. C'était derrière des chantiers de construction. Là, personne ne passe. Il enterrerait le short là. Il n'osait pas le mettre dans une poubelle. En faisant ça, il se dit qu'il aurait sans doute fait la même chose si c'était lui qui avait tué le gamin. Il a fait tout comme s'il était coupable. Quel cauchemar.

Revenu à l'appartement, Maël s'est senti complètement épuisé. Il déploya son petit lit métallique qui remplit complètement sa chambre une fois à plat et se coucha. Il s'endormit profondément.

Maman le réveille à son retour. Il dit qu'il est malade, qu'il a mal au ventre. Il ne mangera pas au dîner.

Maman a mis la radio, pour le journal de 19h00. Maël écoute. On ne dit rien.

— Tu as fait tes devoirs ?

Il a une rédaction à rendre et une interro de flamand demain. Il répond que oui. Mais il n'a rien fait. C'est la première fois qu'il ne fait pas son travail scolaire. Ça a toujours été sa priorité. C'est un élève brillant. Il cartonne à chaque bulletin. Il espère devenir un chimiste ou un biologiste, comme Pasteur dont il est occupé à lire la biographie. Il se sent coupable de ne pas avoir travaillé, mais aujourd'hui il ne peut vraiment pas. Devant ses yeux, il y a le corps du garçon. Et il a peur...

Maman vient l'embrasser dans son lit, comme tous les soirs. Elle voit bien que ça ne va pas. Il a les yeux rouges.

— Tu as pleuré ?

— Mais non, j'ai les yeux qui piquent. J'ai sommeil.

Seul dans sa chambre, il ne trouve pas le sommeil. Il revit son après-midi, minute par minute. Il voit le garçon blond, le visage un peu bleu, sa grimace d'étonnement, et tout le sang partout. Qui peut l'avoir tué ? S'il était passé là un peu plus tôt, c'est peut-être lui qui serait mort. Il aurait dû aller à la police. Quel imbécile il a été. En plus, il est parti par le même chemin qu'à l'aller, et sorti du bois tout près d'où était le corps. S'il y avait une caméra, c'est sûr, on va croire que c'est lui...